Dugas, Daniel H. *Des ravins au bout des lèvres*. Sudbury : Prise de parole, 2014.

127 p.

Des ravins au bout des lèvres est un délice d'essai poétique qui débute – « La mémoire est un sentier / dans la forêt magique » (« La mémoire ») – sur un ton qui rappelle les forêts de symboles dans « Correspondances » de Charles Baudelaire. Mais nous commencerons de préférence par la fin, à savoir la quarantaine de pages réservées aux notes, à la bibliographie et à l'index. Les notes fournissent la genèse de l'ouvrage et renseignent l'originalité de la démarche de l'auteur dans un langage qui craque de précision. Des références à divers systèmes classificatoires à l'analyse des connotations du terme « trou » jusqu'aux techniques du judo et à Jorge Luis Borges, en passant par les sagas nordiques et les astéroïdes, elles établissent l'étonnante intertextualité du recueil de même que l'intérêt de l'auteur pour l'intermédialité et un impressionnant foisonnement de connaissances en littérature, critique, musique et culture populaire. L'index, un poème en soi, forme une litanie musicale ou encore un registre d'expressions à méditer et à réassembler, un peu, mais de taille réduite, comme dans *Cent mille milliards de poèmes* de Raymond Queneau. Plus encore, il invente de nouvelles logiques d'organisation. Au lieu de limiter l'index aux noms communs et propres, Daniel Dugas inclut parfois déterminants et autres particules dans sa classification avec pour effet de créer de très jolies associations, par exemple dans « les alcôves du cœur 36 / les algorithmes des civilisations 38 / les baigneuses de Fragonard 81 / les bribes échappées 61 » ou « à la dérive du sens 23 / à ciel ouvert 21 / à genoux devant l'inconnu 85 / à la limite de la bibliothèque 67 ».

N'oublions pas non plus les photographies insérées comme des lamelles au cours des pages (en particulier, deux images du célèbre *Valley of the Shadow of Death*, 1855, de Roger Fenton). Véritables grisailles, elles semblent échapper hors de la page qui leur sert de cadre. Elles s'interprètent à souhait et mettent en doute le réel dont elles sont pourtant la preuve. Dans tous les cas, elles ne s'épuisent pas et aiguillonnent l'imagination. Laquelle est sollicitée à chaque nouveau poème. L'attrait du vide y est le maître du jeu ; il préside à l'assemblage des mots et, parfois, à une absurdité touchante, atrocement humaine. Comment ne pas penser à Plume, personnage de Henri Michaux, à la lecture de vers tels que « Le premier tombe / sans faire de bruit / sans se faire mal / râle sans respirer / rampe sans avancer » (« Visages méconnaissables ») ? Du néant il reste les mots, toujours les mots, le papier, l'écriture, la pensée : « Un vers des livres / glisse sous le

frontispice / de la maison-mère / Ses mandibules arquées / lacèrent les secrets de l'humanité » (« In-octavo »).

Essai poétique ? Art poétique ? Textes et images ? Poésie ? Peu importe comment les lecteurs choisiront de désigner *Des ravins au bout des lèvres*, l'ouvrage de Dugas offre un grand plaisir de lecture quand « Un petit vent / fait lever quelques pages / arrache quelques mots inutiles / les emporte vers les berges / de la rivière imaginée / à la limite de la bibliothèque » (« 000 (le long du roman-fleuve) »).

Catherine Parayre, Université Brock